

**LECTURES THEATRALISÉES**

**POUR L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION  
"HISTOIRE DE BARRAGES"**

**MAISON NATURE & PATRIMOINES  
SAMEDI 20 MAI 2017 A 17H30**

**Jean-Luc DOMENGE, Jean-Paul GOLE  
Robert GUES, René GUICHARD  
Robert LIONS, Gaëtane PLASSE**

# Castillon, je me souviens

Le Verdon, cinquante mètres sous le village, en bas d'un champ qui faisait le bonheur de nos jeudis après-midi enneigés, sur des luges inlassablement remontées. Un Verdon de cascades, d'eau glacée, de remous dangereux où seuls s'aventuraient nos hameçons, parfois un peu braconnier. Un Verdon que nos parents interdisaient à nos corps qu'il aurait pu emporter. Une eau vive et frétilante aujourd'hui morte, miroir immobile qui a aspiré la vie de mon village.

Une mort programmée, commencée bien avant ma naissance, par des machines et des ouvriers allemands, vers 1928, au titre des réparations de dommages de la Grande Guerre. Un sursis, du aux péripéties des différentes entreprises, puis un redémarrage en 1945, vers un accomplissement du projet. Et les Castillonais qui n'y croyaient plus, s'y résignèrent.

Auparavant, pendant la guerre, un bataillon de la Wehrmacht avait été posté quelques mois à Castillon, pour lutter contre la Résistance, très active dans le secteur. Nous avons été surpris d'entendre un soldat, nourri à notre table, chanter la Marseillaise sans fausse note et avec très peu d'accent.

Un matin d'après la libération, la pelle mécanique sur un chenille, que nous avons toujours vu inerte, avait remis en marche son moteur à charbon, et, entendant ses pétarades, nous étions tous sortis de la classe avec la maîtresse pour assister au prodige. Où était-ce le retour d'un cauchemar ? Mes dix ans d'alors n'en prenaient pas la mesure.

Car tous ces travaux nous apparaissaient comme une distraction pleine de rebondissements journaliers, une agitation désolidarisée de son aboutissement final, notre exode. Nous allions sur le chantier de la nouvelle route qui surplombait le village. Le tunnel avait d'abord été tracé comme un boyau que l'on élargissait jour après jour ; nous rampions au début pour, peu à peu, nous relever, fier de braver un interdit.

Les allemands qui travaillaient au chantier retrouvaient le soir un ensemble de baraquement élevés dans une enceinte contrôlée par quatre miradors. Aucun excité ou foudre de guerre parmi eux. Des gens du peuple entraîné dans l'engrenage nazi. Certains étaient reçus dans nos familles, pour boire un verre. Beaucoup maîtrisaient bien le français. L'un d'eux, menuisier de son état, mangeait parfois à la maison ; il nous fabriquait des ruches.

Mois après mois, des maisons disparaissaient avant le dynamitage, il fallait nous éloigner du bâti. Ensuite, les débris étaient nivelés, les poutres emportées pour qu'elles n'aillent pas bloquer les futures turbines.

Inlassablement un câble remontait des godets de graviers et de sable du Verdon pour le béton du mur-barrage, coulé par caissons successifs. Simultanément, du béton était injecté sous pression dans les roches des deux rives. Les ingénieurs se targuèrent plus tard d'en avoir mis autant dans le rocher que dans le mur.

La vie continuait. A l'école, nous étions trois Bélisaire, un Gay, trois Repon du hameau de Blaron, un Collomp, trois Ruis. La maîtresse, Madame Adrienne Pascal, de Saint-Julien, habitait Castillon. Ensuite, elle fut nommée et logée un peu plus haut, à l'école du village EDF jouxtant la centrale hydroélectrique. Elle y enseigna une quinzaine d'années.

Un vendredi matin, Georges Ruis n'apparut pas en classe ; son petit frère Léon, interrogé, se mit à pleurer : Georges était mort, dans la nuit, d'une méningite foudroyante. On l'enterra. Un an plus tard, lors du transfert du cimetière au bord d'un tournant de la route vers Saint-André-les-Alpes, l'enlèvement de son cercueil m'éprouva profondément.

Les Repon venaient chaque jour de Blaron - une demi-heure de marche par beau temps. Ils passaient le petit pont qui n'amène plus aujourd'hui qu'au bord du lac. Plus tard, on construisit une route venant de La Beaume pour désenclaver ce hameau désormais rattaché à Castellane.

La mise en eau, prévu en 1948, ne souffrit d'aucun retard. Le lac se remplissait pendant que continuait la construction du mur et, que, au-dessus, une passerelle métallique permettait le trafic de la nouvelle route. Quand des camions la franchissait, c'était impressionnant.

Puis, nous avons rassemblé nos meubles, notre maison a été rasée et le Verdon a recouvert les bases de ce qui fut mon village. Tous les sept ans, quand le barrage est dragué et vérifié, je peux reconstituer mentalement les rues et les demeures de mon enfance en suivant les traces des fondations.

Aujourd'hui, les taxes foncières de l'usine et de son bâti construit sur la rive de Demandolx vont à cet ancien voisin. La route qui y mène avant de conduire à la petite station de ski Soleihas-Vauplane a été refaite et élargie. On parle de raser l'ancien lotissement ouvrier. Le château ruiné de Ville, d'où Geneviève de Forbin-Janson écrivait en 1700 : "Me voici casée de manière à voir les aigles sur le dos et à prendre la lune avec les dents", surplombe ce désert liquide et notre cimetière, où l'on a logé le gourou du Mandarom dont personne ne voulait. Ainsi va la vie et une certaine vision du progrès.

Henri Bélisaire (Propos recueillis par Francis Martel)

Lacs et rivières, *Verdons*, juillet 2014, p.36-38

# Comme dans un rêve lointain

Images imparfaites, floues, mais si vraies, qu'on regarde  
Comme dans un rêve lointain,  
qui disent, elles aussi, le temps d'avant ;  
le temps du village de Castillon.

On « pèle » les lavandes dans les rires et l'août brûlant,  
On foule la moisson sous le regard des ruches,  
Les cabris sont beaux cette année,  
La bugadière est descendue au Verdon  
Et le cassoise se « pause » un peu...

Apprendre à marcher.  
Grandir.  
La petite école à classe unique, les tabliers noirs,  
« gouverner » les chèvres comme les grands,  
La communion comme rite de passage,  
La famille comme un toit.

La charrette qui traverse avec noblesse  
la place ombreuse et paisible,  
L'antique compagnonnage de l'homme et du cheval,  
Rires et papotages au jardin,  
La longue bastide fatiguée,  
Un dimanche des chemises blanches...

En bas, le Verdon, le gravier amassé,  
Inlassablement, les godets...  
Déjà, il y a trente ans,  
Castillon, avait donné huit garçons à la France  
(l'oncle Aimé, d'Henri Bélisaire)  
Maintenant, il donne sa terre et ses maisons,  
ses rires, ses moissons.

André Inaudi  
Lacs et rivières, *Verdons*, juillet 2014, p.39-43

# Lou fustié de Blaroun

A Blaroun, acò es bèn couneissu, lei gènt d'amoundaut travaïavon lou bouos d'ou tèms de l'ivèr. Mèstre Granet avié uno fiho souleto qu'avié quatre calignaire que la voulien marida : un èro dou vilage, lou segound de Castihoun, lou tresième de la Baumo e lou darrié de Vergouns.

Coumo lou paire voulié que soun gèndre restésse au peïs, diguè : "Dounarai ma fiho en aqueú que fara la plus bello caviho." Lou Baumalenc faguè tant leù uno bello caviho de nouguie. Lou Castihounenc eú fustege uno caviho de bouosc d'ourme. Lou pan-bouhi de Vergoun taiè uno caviho de bouoss de serento e lou darnié, un Couloump de Blaroun, avié rèn fa. Lou mèstre fustié li diguè :

- Mai, la vouoles pas ma fiho, qu as rèn fa ?

- Mèstre, es pas acò. S'ai rèn fa, es que pouòdi pas faire uno caviho sènso vèire lou trau !

Camille Raphel

# Visage du Verdon

Sa vie d'abord avec la solitude. C'est le fou du Val d'Allos. Il s'est levé à l'aube pour boire à la source solaire. Riverain des aigles et des loups ; il charrie en son sillage de solides éclats de ciel. Puis il devient défricheur de montagnes ; de Colmars à Saint-André, compagnon des pasteurs. Il ne boude pas encore son plaisir de bondir.

Ensuite, il taste les filles vertes des fjords improvisés, aux étranglements de Castillon et de Chaudanne où se recueillent des bataillons de mouettes.

Le voilà maintenant guetteur des plateaux de Canjuers et Valensole ; entre guerre et paix, se faulant entre les sinistres tonnerres du canon et la mémoire des cinq cent mille amandiers qui ne sont pas morts de leurs blessures mais des mains des lavandiers.

Puis, acculé par les Mourres, refoulé par la citadelle des Cadières, il pourfend les chaos insinuant sa lame au cœur de Sainte-Croix.

C'est alors qu'il devient la mer, une mer ferme et sans marées, honteuse des ses rives toutes neuves, une mer enfantine pour jouer, mais une mer atlantide qui expulse ses enfants, dévoyée au point d'engloutir ses propres sources, comme un Cronos débile dévorant...ses parents !

Se meurt-il, le Verdon dans cette grossesse de lui-même ? Non, il perd sa chair fraîche. Les vampires aspirent son sang vert. Muselé, moribond, il somnole sous l'œil des vautours fauves de Rougon. Je les ai vus tournoyer de leurs immenses ailes à bord blanc ; escouade solidaire en quête de courants ascendants. Souverains du domaine des gorges et des lacs, ils recyclent la mort.

Aux gorges de Baudinard, étroites, taillées à la hache dans le gâteau calcaire, il remplit les douves géantes d'un château invisible. Là, il est d'une étrangeté absolue. Ni torrent, ni rivière, ni fleuve. Il est indéfinissable et silencieux comme une tombe au milieu des genévriers endormis. Dans ses yeux brillent d'étranges lumières souterraines.

Ces gorges-là ne respirent plus, elles sont en apnée depuis quelques années. Comment étaient-elles avant le barrage de Sainte-Croix ? Tumultueuses et apaisantes ? Comment était-il, le Verdon ? Peuplé d'ondines malicieuses, fracassant Gorgones et Mélusines sur ses rocs saillants ou simple rêve d'un langoureux Poseidon ?

Ici et maintenant, il ne coule plus, il s'épand d'un invisible et honteux épanchement. Même à ciel ouvert, il paraît souterrain. Il ne profite plus du ciel d'où il vient. Il a oublié ses origines, le grand torrent solaire. Ses souvenirs d'enfance se réduisent à son passé d'avant les gorges, quand il circulait dans les réseaux karstiques et qu'il creusait des grottes pour nos ancêtres. Il est sourd à la lumière. Il est sur cette Terre comme s'il n'y était pas encore, prématuré, ou comme s'il n'était plus. Il s'est métamorphosé en son double opaque, fantôme de lui-même. Comme un ange chassé du paradis, il n'aspire qu'à retourner sous terre pour cacher sa honte. Pourtant il lui reste la couleur.

Son eau est alors sans fond, ni transparence. C'est du sang coagulé, une coulée de lave verte. Il est couleur avant d'être eau, matière plus liquide, un minerai de vert.

Ce Verdon est la source tiède des feuillages et des printemps. Quand la nature a besoin de sève pour fleurir la corbeille des oasis, c'est là qu'elle vient la puiser. Quand elle doit teinter les océans, c'est là qu'elle extrait ses pigments. Quand la mythologie a besoin de sirènes, c'est là qu'elle vient les pêcher. Quand le peintre a besoin de cinquante nuances de vert pour ses étangs de nénuphars, c'est là qu'il vient tremper ses pinceaux.

Mais si sa couleur médicale apaise, sa profondeur sans reflet effraie. En se mettant au vert, on risque de s'y perdre. Quand il est miroir, il séduit, mais il tétanise quand il est gouffre obscur, vert ténèbres sous une ombre perpétuelle, mirage fascinant. S'il descendait dans cet enfer, Orphée reviendrait-il ? C'est la mort du poète, une telle opacité !

Quand les hommes lui lâchent un peu la bride et qu'il s'enfuit des gorges, il reprend du poumon et joue au lac sauvage : n'est-il pas délicieux quand il s'alanguit à Cadenon dans un songe de roseaux où il file la pointe blanche d'un cygne au bout d'une flèche d'eau ?

Mais les répits sont de courte durée. Pas de liberté pour le Verdon ; vite il faut le barrer. Surtout plus de cavalcades ! Quinson, Esparron et Cadarache sonnent le glas de feu le torrent solaire. C'est la fin. Déchu, mille fois barré, pompé, pillé, escamoté, il se perd dans le désert de la Durance ; du côté de la Désirade. Quel beau nom pour une mort, ou pour un raz-de-marée !

Le Verdon a toujours espéré un estuaire. C'est un fleuve inabouti, à jamais orphelin de la mer. Il avait vocation pour l'immense, elle ne s'est pas accomplie.

Il savait qu'il faut de l'eau pour vivre et aussi pour rêver.

Jean-Claude Barbier

L'Aiga, *Verdons*, avril 2004

## Lou barrage

Fahié que de plòure en novèmbre d'aquel an, toumbavo d'aigo coumo jamai. A Castelano, èrò la panico : la sirèno sounavo, lou lume mancavo e la pòu s'estalavo. Tout lou mounde quitavo soun oustau de nue e mountavo deves lou Roc o l'Escoulòu. Lei gènt partien coumo poudien en camié emé lei soulié desparia à cada pèd. Uno bravo vièio, la maire Turrèu de la carriero dou mitan poudié gaire camina a lei gènt la poutavon à mita endurmido, que l'avien tirado dou lié.

En arrivant au dabas deis escalié, la bandissèron dins la carriero e coumo avié ges de soulié e que la carriero èro pleno d'aigo cridè : "Zóu, se fau despacha, leù-leù, que l'aigo arribo deja, lou barrage a peta, es segur !"

Camille Raphel

## La légende du Verdon

Deux géants dont le front se perd dans le ciel bleu,  
Pelat et Grand Coyer, veillent sur la naissance,  
Et leur puissant regard, plein de bienveillance,  
À travers les chaos, me suit tant qu'il le peut.

Après avoir bondi de cascade en cascade,  
Mon instinct vagabond se donne libre cours,  
Salut sapin, salut edelweiss de velours !  
Et vous aussi troupeaux, entendez mon aubade.

Des monts et des rochers, je deviens le héros ;  
Allos le voit passer, grondant et blanc d'écume  
Et le fier Chadoulin, que la rage consume,  
M'apporte le tribut du puissant lac d'Allos.

Le timide chamois, amant des altitudes,  
Discret et mystérieux, vient se désaltérer  
À mon écume blanche, et vole à son rocher  
Pour y brouter le gazon des hautes solitudes

Drapés en leurs bosquets, aux riches frondaisons,  
Colmars et Beauvezer me saluent au passage,  
Et me font les yeux doux au fond de leurs ombrages.  
Ce site est ravissant, un instant reposons !

Mais que vois-je là-bas, c'est Saint-André, je pense ?  
Charmant pays sans doute, et tout rempli d'attraits.  
Mais que font ces grands blocs de calcaire et de grès ?  
Cela n'est pas de jeux, c'est pure impertinence !

Ah voilà Castillon, ne crains rien, petit nain,  
Ta prudence t'honore et te met hors d'atteinte,  
Tant que les flots rageurs répéteront leur plainte.  
Malheur si l'homme un jour me barre le chemin.

Ô rocs, sombre couloir, de Barcels et de Chaudanne,  
Vous n'arrêtez pas mon invincible élan ;  
Vos grands blocs se fendront à mon souffle puissant,  
Et j'entrerai bientôt vainqueur à Castellane.

J'aurai bien, sans le Roc, traversé la Cité,

Et bercé de mes flots, les gens de la Vaillante ;  
Qui préfèrent me voir, chose plus rassurante ;  
Caresser le Destourbes et couler à côté.

Je te quitte, site rempli de charmes  
Avec tes frais vallons, tes côteaux verdoyants,  
Tes montagnes, tes bois, tes jardins luxuriants,  
Sur ton sol enchanteur je dépose une larme.

Je vois sur les côteaux pousser la vigne d'or,  
Brandis avec ses rocs, Chasteuil et Taloire,  
Me regardant de loin d'un air expiatoire,  
Sans doute regrettant d'être loin de mon bord.

Les Barres de Saint-Jean, pittoresque passage,  
Me font un défilé sous le roc surplombant ;  
Après l'avoir franchi, je roule en décrivant,  
Des méandres gracieux d'un à l'autre rivage.

Pioulet et Berbéné, Cadières de Brandis ;  
Sommets prestigieux de roches dentelées,  
Flancs dénudés, vallons et collines boisées,  
À vos pieds plantureux dorment les oasis.

Bonnes Fonts et Soleils, aux rives endormees,  
Se mirent dans mes flots qui bruissent doucement,  
Pour ne pas effrayer le timide passant  
Sur la route qui suit les pentes sinueuses.

Patience, Cara-Juan, j'arrive en ton salon ;  
En ton riant domaine un instant je circule,  
Mais ne puis me fixer en ton coin minuscule :  
À quelques pas d'ici m'attend le Grand Cañon !

Je voudrais respirer au moins une minute  
Et reprendre mes sens un moment confondus,  
Marche ! me dit le Temps, ne récrimine plus  
Et reçois le Jabron pour compagnon de lutte.

Dans un couloir étroit, et dont la profondeur,  
Atteint rapidement des proportions énormes,  
Je lèche en mugissant les grands rochers informes,  
Et ma voix qui grandit monte et prend de l'ampleur.

Du fond de mon érèbe, imposant et sévère,

J'aperçois de Rougon, le château féodal,  
Sur les rudes penchants où souffle le mistral,  
Le chêne et le sapin s'accrochent à la pierre.

Un torrent tapageur, le Baou, à l'eau grondante,  
M'arrive de Chauvet, des pentes du Chiran ;  
Renfort très opportun, contre ces blocs géants,  
Qui voudraient ralentir la course triomphante.

Une source sort du rocher,  
Le passant qui se désaltère,  
À son onde vive et légère,  
Dans mes flots la voit expirer.

Vous qui me contemplez, là-bas du Point Sublime,  
Dans l'inferral couloir l'entendez-vous gronder ?  
Eh bien, voyez-vous, l'assaut que je livre aux rochers,  
La lutte est sans merci, car l'enjeu c'est l'abîme.

Samson et Dalila, grande baume aux Pigeons,  
Aigles noirs qui planez dans le ciel de Trescaire,  
Massifs de l'Escalès, baume de l'homme de Fer,  
Vous faites de mes bords de riantes régions.

Tout à coup la Mescla, site féérique ;  
L'Artuby, qui sans bruit m'arrive, dépité,  
D'être souvent à sec pendant les mois d'été,  
Dans un vaste cañon, profond et chaotique.

Tout en haut du rocher, se trouve un vaste plan,  
Sur ses bords escarpés, aux époques lointaines,  
Je vis souvent surgir des légions romaines,  
Etablies en ces lieux dans un immense camp.

Issane et l'Estellié, désertiques paysages,  
J'aime votre silence et vos coins ténébreux,  
Où croissent le chêne vert et le lierre orgueilleux,  
Et sur les rocs branlants, le frêne au beau feuillage.

Collet Barris là-haut, sur son trône croulant,  
Dans un large regard contemple les abîmes,  
Tandis qu'il est le seul parmi les autres cimes,  
À pouvoir regarder l'ouest et l'orient.

J'entre dans le Baucher avec un bruit d'orage,  
Je saute dans les blocs, et mes flots écumants,  
Lancent leur chant barbare aux échos frémissants.  
Ici, bien peu d'humains ont suivi mon rivage.

Et voici le Styx dans toutes ses horreurs,  
Erèbes et Chaos, gémissements et râles,  
Marmites de géants, cavernes infernales,

Où le flot tournoyant ronge les profondeurs.

Le premier qui passa dans mes domaines sombres,  
S'adressant à certains, qui venaient après lui :  
Nous sommes, leur dit-il, entrés dès aujourd'hui,  
Dans l'ancre des sorciers, au royaume des ombres.

J'aime ta solitude, Ô Maugué tumultueux,  
Tes grottes, tes prairies aux herbes prodigieuses,  
Tes escarpements aux pentes scabreuses,  
Où , parfois seul, la nuit, rode le fauve anxieux.

Mais que vois-je par là ? Quel est ce monstre informe  
Qui pose dans mon lit ces énormes cailloux,  
C'est l'Imbut ténébreux, tout rempli de courroux,  
Qui m'avale d'un trait, avec sa gueule énorme.

Isidore Blanc

Lacs et rivières, *Verdons*, juillet 2014, p.31-33

#### **INTERLUDE MUSICALE**

#### **"SOUVENIRS"**

**(poème chanté accompagné à la guitare)**

**par René Guichard**

# Souvenir des années 1960-1970

Nous arrivons de l'Est de la France, par Riez. C'était en 1958. Le plateau, en fin de journée, était austère : bois omniprésents, rares clairières. Puis, là où des milliers de touristes s'arrêtent aujourd'hui pour contempler le lac, nous avons été saisis par la puissance et l'harmonie d'un paysage qui ne se trouvait nulle part ailleurs ? "On ne s'attendait pas à quelque chose de si beau", pensait-on. Le cadre certes est resté grandiose : draperies impressionnantes des montagnes que prolonge l'échine pelée du Plan de Canjuers, falaise de Garruby, et la trouée sur Bauduen. Mais alors il ne faisait que sertir la vallée. Le cours du Verdon se devinait, perdu dans les Iscles boisées que cernait la mosaïque des champs cultivés, inscrite dans la résille des canaux et des chemins. Contraste entre sauvage, l'indompté et la géométrie colorée des champs cultivés qui était de la main des hommes.

Là où règne aujourd'hui un beau plan d'eau, étendue abstraite décorée l'été par les ailes des bateaux et des planches à voile, simple miroir des humeurs du ciel, s'étendait un espace humanisé, travaillé - "Tu savais qui était dans les champs" -, façonné par des générations d'hommes qui avaient connu la rage et la douceur de vivre, confrontés qu'ils étaient aux caprices du climat et à la violence des eaux. On n'y voyait qu'un seul village, Les Salles, et des fermes éparpillées, bastides, campagnes et bastidons. A distance, sentinelles sur des promontoires, les villages d'Aiguines, de Bauduen et de Sainte-Croix. Autant de couronnes allumées dans la nuit.

Lucette Poncin

Sous le lac..., *La vallée du Verdon avant le lac [de Sainte-Croix]*, p.13

## L'acabaire

Respice de Blaroun es un acabaire. Pamens a pas'ncaro tout avala e se metié un pau d'aigo dins soun vin, sauvarié sa barco. S'es degaia pau à pau, e pèrde soun bouon sèns despuei l'ivèr qu'a vendu l'escabouot e qu'avié touca tant de soù, mai de milo escut.

Au païs, li reprochon de manja lou bèn qu'avié à Courchoun, lei souco qu'avié dóu caire de Brignolo dins lou Var, sa terro d'amendié qu'èro sus lei plano de Moustié, e lei prat qu'avié en ribo dou Pesquié à Castelano.

Respice mete pas la mecanico e sara lèu au founs doú valat. Es pas foutu de se garda uno pero pèr la set e d'espragna pèr seis enfant, car n'a agu sèt de soun maridage. Leis enfant, respouonde Respice vias de douos cauvo l'uno, ou seran brave, ou seran pas brave. Se soun brave, acamparan, se soun pas brave escamparan. E se dèvon tout acaba, serié un gros pecat de li leissa quaucarèn.

Camille Raphael

# Le barrage de Castillon

C'est le temps de l'eau vive, l'eau vive c'est l'eau du Verdon, la Haute Provence c'est notre pays. Le pays gavot et là il s'est passé quelque chose d'énorme, il y a quarante ans, on a construit le barrage de Castillon.

Et le berger qui remontait son troupeau depuis Toulon en transhumance vers le Haut Verdon et jusqu'à la frontière italienne, au pays du marbre vert, à Saint-Paul sur Ubaye. Quand il est arrivé là haut à Castillon en mai 1949 on lui a dit :

Oh berger arrête toi

Qu'est ce qu'il y a ?

Ben moi je suis de l'E.D.F.

Qu'es acò ça l'EDF, c'est un nouveau parti politique ?

Non. C'est pas du tout, c'est l'Electricité De France.

Alors vous allez nous mettre la lumière dans les cabanes de berger ?

Eh oui l'autre jour il y avait un ingénieur EDF qui expliquait à Radio Monte Carlo, que grâce à des piles solaires dans la cabane de refuge de berger à 2500 m d'altitude les bergers pourraient brancher le rasoir électrique. C'est authentique !

Je vais vous dire, les bergers ils en ont rien à foutre des rasoirs électriques

Non berger, je voulais simplement te dire que quand tu descendras, il ne faudra plus y passer ici, parce que le barrage sera construit et qu'il y aura de l'eau. Et les gens de ce village devront loger plus haut dans les HLM de la cité des Crottes.

Et les maisons ?

Les maisons on va les démolir, les pierres vont rester au fond de l'eau mais les poutres et tout ce qui est bois ça flotterait et ça viendrait se coincer devant les grilles, c'est-à-dire dans les prises d'eau, alors on va toutes les enlever.

Et le cimetière ?

Les gens porteront les morts dans les HLM.

Remarquez ça s'est pas passé comme ça, on a reconstruit le cimetière à côté.

Alors le berger, il voulait marquer le coup, il a dit :

Je vais faire quelque chose. Venez mes chiens, venez boire un coup à la fontaine du village de Castillon, car c'est la dernière fois que vous pourrez le faire. Quand on retournera si vous buvez dans cette eau polluée de ce lac, vous vous empoisonnerez".

Parce qu'en provençal on dit "*Aigo arrestado es touyous empestado*" ("quand on arrête l'eau elle est polluée").

Camille Raphael